

**Zeitschrift:** Actio : un magazine pour l'aide à la vie  
**Herausgeber:** La Croix-Rouge Suisse  
**Band:** 97 (1988)  
**Heft:** 2-3

**Artikel:** La maladie n'est pas une faute  
**Autor:** Starobinski, Jean  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-682003>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 15.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# La maladie n'est pas une faute

**L'appel de la Journée des malades de cette année a été rédigé par Jean Starobinski, professeur d'histoire des idées, d'histoire littéraire et d'histoire de médecine à l'Université de Genève de 1957 à 1985.**

faut se remonter le moral soi-même.» «Qu'on le veuille ou non», ajoute son ami, «il faut y passer!» «Les gens en bonne santé» reprend R., «ils ne connaissent pas leur bonheur!» Tous deux se sentent très à l'écart de la vie «normale» et du stress de la vie professionnelle. C'est au sein de leur famille qu'ils puisent la force de lutter.

## Attitude positive

Mme D. a 45 ans; elle est hospitalisée après sa deuxième opération au genou; c'est une personne qui ne se laisse pas abattre par ses problèmes de santé. Pour elle, une attitude positive ne peut qu'accélérer le processus de guérison, elle en est convaincue. Après sa première opération, elle, une femme sportive, dynamique et prenant sa vie en main, a remarqué que la dépression pouvait la guetter elle aussi. Elle s'est donc «secouée» et a cherché des solutions par elle-même, car son entourage se sentait très désemparé. Mme D. pose une question essentielle: comment le conjoint, les enfants, la parenté et les amis, trouvent-ils le bon comportement à l'égard d'un malade pour lui remonter suffisamment le moral sans s'apitoyer sur son sort?

La plupart des personnes interrogées avaient de la peine à se nommer elles-mêmes «malades». A la question «Com-

*Dans le Comité pour la «Journée des malades» sont réunies les quatorze organisations les plus importantes de la santé publique en Suisse dont la Croix-Rouge suisse. Cette Journée a lieu chaque année le premier dimanche de mars.*

ment vous sentez-vous en tant que personne malade?» ils répondaient d'abord par des notions médicales. La maladie a-t-elle pour le malade une autre signification que celle que s'imaginent les bien portants? Les malades, chroniques ou non, n'aiment pas être constamment questionnés sur leur état de santé. C'est ce qu'exprime un homme «dit» malade et qui en a tellement assez qu'il ne sort de chez lui que le soir, quand il fait nuit. □

**A**vec le souvenir ineffaçable des jeux de l'enfance, je pense aux joies des êtres jeunes. Avec le souvenir profondément gravé des jours de maladie, je pense à ce qu'endurent les malades. Moi bien portant, ou plutôt rescapé, je porte en mon corps les traces de la douleur, les cicatrices de la maladie. Il me suffit d'écouter la rumeur de mon sang pour savoir que les malades ne forment pas un peuple séparé. Je ne suis pas d'un autre monde que celui où d'autres souffrent en ce moment. La maladie est dans la nature, et, tous sans exception, nous sommes les enfants de cette même nature – qui nous fait aimer la vie, et qui nous maltraite indifféremment. Reconnaître cette condition commune n'empêche pas de reconnaître aussi les disparités: les peines et les joies, la faiblesse et la force sont si inégalement réparties! Qu'est-ce que la santé, sinon le surplus de force dont nous pouvons momentanément disposer pour la diriger vers le dehors, vers les autres? Tandis que le malade, replié autour de ses forces profondes, ne peut que recevoir. Cela est dur pour les êtres généreux qui, avant la maladie, aimaient à donner, à communiquer, à agir. Or c'est là que doit se nouer, par la compréhension, entre proches et malades, entre soignants et patients, une sympathie qui peut devenir un secours.

Comprendre le malade, c'est d'abord écarter toute idée de faute. Selon une conception qui découlait d'une attitude religieuse primitive et imparfaite, la maladie passait pour être une punition; elle appelait la pénitence. Cette conception n'est pas encore surmontée. Elle s'est manifestée avec insistance, récemment, à l'occasion du Sida.

Sans doute la santé requiert-elle le respect d'un ensemble de normes et de règles de vie. La très vieille discipline de l'hygiène s'efforçait de les définir. Et l'on savait qu'en s'en écartant, l'on s'exposait à la mala-

die, comme les téméraires s'exposent à l'accident. Pour autant, aucune maladie n'est méritée. Aucune maladie n'est une sanction. Elle est sans commune mesure avec le dérèglement qui peut l'avoir précédée.

La tentation n'est pas moindre, aujourd'hui, d'incriminer la société et la civilisation. Ici encore, on recourt à l'idée de la faute pour interpréter la maladie. Et certes, dans tous comportements collectifs, les hommes peuvent commettre les mêmes erreurs, dévier de la même façon que dans leur conduite individuelle. Nous compromettons la santé de nos semblables, comme nous provoquons la mort des autres. On comprend que certains malades, désireux de fixer une culpabilité, trouvent une sorte de soulagement en rejetant la faute sur les autres, et en se sentant les victimes de ce qu'on leur a fait. Les effets pervers de la civilisation, pourtant, ne sont pas des malédictions intentionnelles, des sorts jetés par des sorciers. Ils sont l'expression de l'insuffisance des normes en vigueur: il faut en inventer de nouvelles, qui soient plus protectives. Or pour définir les normes nouvelles, il faut précisément faire appel à ces techniques scientifiques dont il est si commode, aujourd'hui, de dresser le procès. (Mais n'oublions pas les enfants qu'on maltraite et qui dépérissent: le manque d'amour est une faute!)

La maladie escorte les hommes depuis le commencement des âges. Autrefois, plus près de la nature, on mourait jeune. La prospérité, l'hygiène, le savoir médical ont considérablement allongé la durée de la vie. Les maladies de la première enfance et la mort prématurée sont devenues plus rares dans les sociétés développées: et par la force des choses, la longévité a fait apparaître les maladies de l'âge avancé. Mais la médecine ne désespère pas de mieux comprendre le vieillissement, au point de maîtriser

ou d'adoucir les maladies du grand âge.

Pour arriver à de tels résultats, il a fallu et il faudra beaucoup de travail rationnel, objectif, méthodique. Il faudra multiplier les expériences, et les contrôles d'expériences. On ne pourra se dispenser d'observer la cellule, et ses réactions biochimiques, comme une machine vivante. A ce niveau, il conviendra d'oublier momentanément le monde des sentiments et celui des liens personnels. La sympathie, que j'évoquais en



commençant, est bien le moteur premier: sans elle, point de véritable réconfort. Mais elle a besoin d'auxiliaires. Car la bienveillance la plus amicale ne change guère le cours de la maladie: elle ne devient agissante et efficace qu'avec les instruments que mettent entre ses mains les connaissances scientifiques les plus élaborées.

Que devons-nous aux malades? Le meilleur de notre cœur, et les moyens techniques inventés par notre raison la plus exigeante. L'un et l'autre. L'un renforcé par l'autre. Comprendre cette personne, qui est le malade; et saisir aussi cette chose complexe, qui est le mécanisme du mal. La faute, la seule faute serait de ne pas accomplir ce double geste.

Jean Starobinski